



DOSSIER DE PRESSE

Plus léger que l'air *Le vol de la libellule*

30 octobre 2024 – 2 février 2025

Maintenant les abricotiers et les pêchers sont en fleurs, ce sera bientôt le tour des cerisiers. Cela nous rappelle toujours la saison des cerisiers en fleur, que nous avons eu le privilège de voir au Japon en 1924. Nous en parlons souvent et chérissons les souvenirs que nous avons pu apprécier sous votre admirable direction et grâce à votre connaissance experte du pays. Je ne pense pas qu'il aurait été possible pour quiconque de visiter votre pays dans des conditions aussi favorables que celles que nous avons vécues. Nous attendons avec impatience le temps où nous pourrions nous revoir. Malheureusement, la guerre s'éternise et il n'y a pas encore de fin en vue. Mais parfois, cela se termine plus tôt que prévu.

Lettre d'Alfred Baur à Tomita Kumasaku, Pregny, le 22 mars 1943

Il y a 100 ans, en avril 1924, lors de son voyage au pays du Soleil Levant, Alfred Baur, chef d'entreprise hors norme et fondateur du musée des arts d'Extrême-Orient, découvrait à la saison des cerisiers en fleur, la poésie empreinte de légèreté des « images du monde flottant » (*ukiyo-e*) associée aux paysages des maîtres de l'estampe et aux délicats motifs parsemant les objets de sa collection.

En écho à son goût et son esprit pionnier, et dans le cadre du 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la Suisse et le Japon, cette exposition évoque les aspirations à la légèreté qui traversent la culture japonaise et que nous retrouvons chez Uehara Michiko, représentante majeure des arts textiles.

Dans la lumière subtropicale de sa région natale, à Okinawa, archipel de l'extrême sud du Japon, cette virtuose du tissage et de la teinture, crée de sublimes étoffes aussi fines que « l'aile de la libellule ». Du rapport symbiotique qui la lie aux fibres naturelles naît, selon ses mots, « l'air tissé », un voyage sans frontière, à l'écoute du vivant.

Une quête et un défi qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'explorateur Bertrand Piccard dont l'avion solaire, libellule géante, alliant par sa structure en fibres de carbone, résistance et légèreté extrêmes, tisse une trajectoire harmonieuse entre humanité, terre et ciel...

A travers « l'air tissé » du Pacifique et dans un monde violenté par les guerres, gageons qu'Alfred Baur aurait célébré, tout comme nous, la virtuosité de la main, la floraison des cerisiers, le vol libre et agile des libellules...

Commissaire : Laure Schwartz-Arenales

Commissaire associée : Shukuko Voss-Tabé

Scénographie, montage : Nicole Gérard et Lucien Bösiger,
avec la participation de Corinne Racaud et de César Preda

Eclairage : Pascal Montjovent

Coordination administrative : Audrey Jouany Deroire

Communication : Leyla Caragnano communication@fondationbaur.ch

Médiation culturelle : Marie Wyss mediation@fondationbaur.ch

SOLARIMPULSE
FOUNDATION



ASPIRATIONS À LA LÉGÈRETÉ

Vivre uniquement le moment présent, se livrer tout entier à la contemplation de la lune, de la neige, de la fleur de cerisier et de la feuille d'érable [...], ne pas se laisser abattre par la pauvreté et ne pas la laisser transparaître sur son visage, mais dériver comme unealebasse, c'est ce qui s'appelle ukiyo.

Asai Ryōi (1612-1691), vers 1665

La quête de légèreté et les déclinaisons chromatiques caractérisant le travail de Uehara Michiko ne sont pas sans lien avec certaines sources particulièrement fertiles de l'esthétique japonaise : au regard de ses tissus lustrés et mouvants, on se souvient en effet des images qui, dans le Japon aristocratique de l'époque de Heian (794-1185), s'attachaient à saisir la vivacité passagère des couleurs d'ici-bas. Pour le lettré Tachibana no Narisue (?-1272), la peinture, fuyant pesanteur et immobilité, peut se définir comme un « spectacle chatoyant du monde » (*goshiki no shō* 五色之章), fruit de la combinaison des cinq couleurs (*goshiki*), renvoyant dans la pensée chinoise aux cinq éléments constitutifs de l'univers, le bois, le feu, la terre, le métal, l'eau, et d'où tout naît et se transforme.

Au sortir des temps médiévaux, cette poésie de la légèreté et de l'éphémère culmine au sein de la société citadine de l'époque d'Edo (1603-1868). Originellement associé dans son acception bouddhique aux souffrances de la condition humaine face à une réalité précaire et illusoire, le terme *ukiyo* (« monde » *yo* 世 / « flottant » *uki* 浮) en vient, à travers la floraison des estampes, à exalter les bienfaits de ces mirages et notre aptitude à jouir des modes et séductions de l'instant.

Parmi les générations d'artistes qui fascineront Alfred Baur et tout l'occident japonisant, Suzuki Harunobu (1725-70), pionnier des estampes dites « de brocart » (*nishiki-e*) dont l'appellation fait écho aux somptueuses soieries brodées des tisserands du quartier de Nishijin à Kyoto, occupe une place particulière ; ses images se distinguent par leur lyrisme chromatique, les effets de transparence, la grâce de leurs frêles beautés féminines, le recours enfin à des fonds monochromes qui encensent l'élégance de ses compositions et les conversations tissées entre motifs et écriture.

Le genre poétique du *haiku* en particulier, dont la brièveté sublime l'émotion d'un moment, nous ramène vers le désir de légèreté qui pendant près de trois cent ans infuse la culture en vogue sous la dynastie shogunale des Tokugawa et marque, tant d'un point de vue social que stylistique, les fondements de l'esthétique moderne ; on la ressent en effet, tel que prônée par le grand peintre Kanō Tanyū (1602-1674), dans les compositions épurées de l'école Kanō, ou encore dans la musicalité décorative des œuvres du courant Rimpa ; elle se manifeste aussi dans l'art de vivre baigné de bouddhisme zen, dans le raffinement et la créativité propres aux gestes, instruments et matériaux de la cérémonie du thé, dans l'eau et la mousse fouettée du matcha...

VOYAGES AU GRÉ DU FIL

Un jour d'été, alors qu'elle était encore enfant, ma fille est arrivée en courant, essoufflée, en criant : « Maman, une cigale est en train de naître ! » Me précipitant d'emblée vers l'arbre de notre jardin, j'arrivai juste au moment où celle-ci émergeait de sa carapace. Fragile, d'une douceur comme embuée, elle déployait lentement ses ailes, se dégageant peu à peu de son enveloppe rigide. Je suis restée là, un long moment, captivée par ce spectacle. Se déployant graduellement, les ailes d'un vert frais étaient pleines de vie, d'une transparence, d'une beauté unique. « J'aimerais tant confectionner un jour un aussi beau tissu », ai-je alors pensé avec ferveur.

Peu de temps après avoir bâti mon atelier à Haebaru dans le jardin de notre maison familiale, je me suis procuré des fils grèges (*kiito* 生糸, fil de soie « vivant » ou « brut ») très fins, d'une épaisseur de 27 deniers*. Habituellement utilisés pour tisser des kimonos ou des obis (ceintures de kimono), ces fils nécessitent d'être retordus et combinés avec sept à huit segments de fils. Bien qu'étant parvenue à investir dans une machine à retordre très coûteuse, ayant à cette époque deux filles âgées de deux et trois ans, je n'avais que très peu de temps à consacrer au filage.

Un jour, toutefois, je me suis demandé ce qui arriverait si j'essayais de tisser tel quel, sans torsion, un fil unique de 27 deniers. Ayant pratiqué le filage lors de mon apprentissage à Tokyo, je savais bien ce que pouvait représenter un tel défi que les tisserands de mon entourage jugeaient d'ailleurs impossible. Mais, stimulée par le désir de réaliser un tissu aussi léger que les ailes d'une libellule ou d'une cigale, j'ai tenté l'expérience. Je me souviens clairement de la première fois où j'ai placé ce fil de 27 deniers sur le métier. Je n'avais jamais vu ni entendu parler de quelqu'un tissant avec un fil si fin. Il n'y avait par conséquent pas d'autre choix que d'essayer. J'ai mobilisé toutes mes connaissances acquises jusqu'alors afin d'avancer selon un processus méthodique, en veillant à contrôler chaque étape. Lorsque j'ai ajusté le métier, lancé la navette et posé mon pied sur la pédale, je me souviens avoir tremblé légèrement... Mais une fois que j'ai commencé à tisser, j'ai été surprise d'observer à quel point tout se passait bien : j'ai constaté que les fils de soie les plus fins n'en étaient pas moins solides. Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert qu'à épaisseur égale, le fil de soie est plus résistant que le fer. Gagnant en confiance, j'ai été amenée à tisser des fils toujours plus ténus.

Uehara Michiko, 2024, catalogue de l'exposition

*L'unité Denier (Den) mesure le fil continu, c'est à dire son poids en grammes pour 9000 mètres de fil. Ex. : 1 Den = 1 gr./9000m de fil.

LES VENTS DE RYŪKYŪ

Le message universel porté par Uehara Michiko dans sa quête de transparence et de grâce est d'autant plus puissant qu'il s'arrime dans le riche patrimoine culturel et naturel de son pays natal : tant dans leurs matières premières, miroir de la végétation environnante, que dans leurs inspirations, imbibées des horizons marins, ses œuvres dialoguent avec les paysages, la spiritualité et l'histoire d'Okinawa. A travers elles, nous parvient l'écho de l'ancien royaume de Ryūkyū, nation indépendante constituée d'un chapelet d'îles s'étirant entre Kyūshū et Taïwan ; depuis la fondation, en 1429, de sa capitale, Naha (anciennement Shuri) et durant toute son existence jusqu'à son annexion, en 1879, au sein de l'État moderne de Meiji, y fleurit une culture cosmopolite et raffinée accordant un rôle prépondérant à la pratique des arts.

Voisin du Japon, de la Corée et de la Chine des Ming (1368-1644), dont il était tributaire, ce petit État se situait en effet au confluent des routes maritimes vers l'Asie de l'Est et du Sud-Est en contact régulier avec le Siam, le royaume de Patani, l'Empire khmer, le Malacca, le Champa et Java, et acquit à ce titre par son rôle commercial et diplomatique un statut international de premier plan. La vitalité d'un tel métissage culturel allait de pair avec l'implantation d'un fort syncrétisme religieux nourri des croyances indigènes en direction « des autres mondes » et dont on trouve aujourd'hui la concentration dans la fondation de sanctuaires dédiés aux pierres sacrées et autres saintes présences ; vivifiées par des croyances animistes séculaires, les principales figures des panthéons bouddhique et shintoïque, se marient avec Amamikyo, divinité créatrice des îles Ryūkyū.

Sur cette terre bénie de toute part, « le vent se lève » pourtant, au temps des cerisiers en fleur, le 1^{er} avril 1945, et, comme l'évoque en 2013 le film d'animation éponyme du réalisateur Miyazaki Hayao, malgré la résistance des avions chasseurs « Mitsubishi Zero », les plages sacrées aux eaux turquoise s'ensanglantent lors de la terrible bataille d'Okinawa décimant en quatre-vingt-deux jours, sous les coups du « typhon d'acier » un quart de sa population.

Dans ce cimetière marin, et face aux meurtrissures de l'après-guerre, « il faut tenter de vivre » ; c'est sans doute ce qui a poussé Uehara Michiko dans sa jeunesse estudiantine à fuir un temps sa terre natale encore sous contrôle de l'administration américaine ; mais ces quelques années passées à Tokyo, loin d'Okinawa, et sa découverte, à l'orée des années 1970, de la collection de textiles anciens des îles Ryūkyū, précieusement conservée au Musée des arts populaires (Mingeikan), agissent comme un révélateur identitaire et décident de sa vocation artistique. En 1979, après s'être formée auprès d'illustres aînés aux techniques traditionnelles du tissage et de la teinture okinawaïennes, dont atteste notamment sa maîtrise des motifs *ikat*, elle installe son atelier à Haebaru, près de Naha.

COMME UNE PRIÈRE VERS L'AZUR...

S'attachant à magnifier les palpitations des précieux fils grèges, Uehara Michiko en prolonge l'essence ; l'« offrande céleste » des vers à soie dont le caractère (蚕 *kaiko*), composé des radicaux « ver / insecte » (虫) et « ciel » (天), renvoie directement au firmament, de même que la luxuriance des arbres et plantes tinctoriales qui poussent dans son jardin et alentours sont célébrées et condensées dans la finesse de ses étoffes, le chatoiement coloré de leurs textures, l'abstraction poétique de leurs motifs.

Nourrie de ce va-et-vient entre terre et ciel, d'expérimentations avec la fibre sans cesse répétées, Uehara Michiko met à l'épreuve la résistance du textile et tissant au seuil du visible, repousse constamment ses propres limites. L'étape ultime et libératrice est franchie lorsqu'en 2006, à bout de forces, elle parvient à réaliser un tissu de 3,5 m de longueur sur 40 cm de large dont les fils, issus d'une seule bave de ver à soie, ne mesurent pas plus de 3 deniers, soit trois grammes... Dans ses mains, sous nos yeux, le ballet fugueur et iridescent d'une aile de libellule, ou la naissance du tissage dit « *akezuba* ».

Outre l'irisation de ses ailes et l'élégance graphique de sa silhouette sillonnant les airs, la forte charge symbolique et auspiciuse attachée à la libellule, à laquelle on attribue dans la culture nipponne des vertus particulièrement prisées au sein du monde guerrier – le courage, la force, la victoire, la transformation et la résurrection –, en font l'un des motifs les plus appréciés du répertoire décoratif et littéraire japonais ; depuis la nuit des temps, sous le nom ancien *akitsu* (秋津), il fut également associé, et c'est aussi ce qui a décidé Uehara Michiko à emprunter son nom pour désigner ses créations, au territoire japonais lui-même dont la forme évoquait à l'empereur Jimmu (660-585 av. J.-C.), fondateur mythique et historique de la dynastie impériale, l'accouplement de deux libellules. On trouve également dans les *Annales du Japon*, achevées en 720, la description d'un incident prodigieux touchant l'empereur Yuryaku, sauvé d'une piqûre de taon par une libellule au cours d'une chasse sur la lande de Yoshino (sud de l'actuelle préfecture de Nara). Reconnaisant, l'empereur donna l'ordre de nommer ce pays Akitsu-no, la « Plaine de la Libellule », appellation qui s'étendit plus tard, sous le nom de Akitsushima, « les îles des libellules », à l'ensemble du Japon et qui constitue sa plus ancienne désignation.

Tendus sur le métier à tisser, comme autant de gammes musicales, les tissus en devenir de Uehara Michiko semblent vivre à l'unisson de cet espace tout bruisant des frémissements du jardin, sur lequel veillent, matérialisé par un petit autel en bois, l'esprit des lieux, et, agrippé aux tuiles blanches de la toiture, le lion gardien *shisa*. Empruntant au bleu translucide du littoral marin, parcouru d'ondulations colorées à l'indigo des îles Ryūkyū, *Bleu corail* en est un exemple des plus touchants : comme dans *Touche céleste*, *Coucher de soleil*, *Touche d'obscurité*, dans les pliures de la soie, c'est

un peu de brise soufflant sur le sable blanc, le miroitement des rayons du soleil ou de la lune sur la grève... La beauté d'un paysage intemporel, connu depuis l'enfance et si fragile pourtant, avec, rôdant, le souvenir de la guerre et des larmes sur l'océan. Il faut tenter de vivre... Et de s'élever.

Ainsi nous le rappelle la déclinaison de ces motifs auspiciose dits « *tatewaku* » (立涌), réservés, à l'époque de Heian, aux vêtements de la noblesse de cour et que l'on retrouve également dans *Cher oncle Klee* : composés de lignes curvilignes verticales, ils suggéreraient la vapeur qui monte lentement vers le ciel, l'éveil spirituel, la capacité de se surpasser. Tisser, comme une prière vers l'azur ; les mains de Uehara Michiko sondent les « autres mondes ».

AU-DELA DES FRONTIÈRES, LE VOL DE LA LIBELLULE

Je suis vivant

Mes yeux se lèvent vers le ciel si haut

Où vole une libellule rouge

生きて仰ぐ空の高さよ蜻蛉

Natsume Sōseki (1867-1916), automne 1910

Les performances techniques et mentales, qui parfois peuvent se lire comme des autoportraits, sont aussi pour Uehara Michiko des itinérances exploratrices. En témoigne la réalisation durant la pandémie du covid de l'œuvre *Mousson*, un défi résilient et cosmopolite, déroulé sur plusieurs mètres, reliant, fidèle à l'héritage culturel de l'âge d'or du royaume de Ryūkyū, et *via* six variétés de matières végétales tissées bout à bout, la fibre de bananier et la ramie d'Okinawa aux ramies de Corée, de Chine, d'Inde et à la fibre d'ananas des Philippines... Dans ce voyage, sans mur ni borne, gagné contre le confinement, l'artiste, à l'écoute de son souffle, a capté et noué jour après jour, entre fils de chaîne et fils de trame, le cours de ses émotions, les variations météorologiques, un peu à la manière des maîtres du *hakai renga* 俳諧連歌 (« poèmes libres en chaîne ») dont la prose exprime en une respiration – le temps de trois vers et dix-sept syllabes – l'impermanence et l'insignifiance des choses du monde. *Mousson* rejoint ainsi les pérégrinations du plus célèbre d'entre eux, Matsuo Munefusa, connu sous le nom de plume de Bashō (1644-1694), signifiant « Bananier », poète et infatigable pèlerin dont l'écriture sophistiquée parcourue de réminiscences bouddhiques entrelace subtilement traditions littéraires japonaises et chinoises, classiques et prosaïques afin d'évoquer l'univers dans ses manifestations humbles et minuscules ; un brin d'herbe, le parfum d'une fleur, les vents de la mousson, le froissement d'une aile de libellule...

En immersion avec les cycles de vie, de la chrysalide aux plantes de son jardin, les voyages textiles ainsi proposés par Uehara Michiko, au-delà des frontières et défiant la gravitation, tendent la main ici et ailleurs aux rêves les plus improbables ; sa voix et son art, germés dans les vagues du Pacifique, si loin de la Suisse d'Alfred Baur, en rencontrent l'esprit pionnier et son aversion pour la guerre, comme ils rencontrent aussi les exploits de l'explorateur suisse Bertrand Piccard dont l'avion solaire, libellule géante et silencieuse, alliant par les nervures de sa structure en fibres de carbone, résistance et légèreté extrêmes, tisse une trajectoire harmonieuse entre humanité, terre et ciel. A l'heure de fêter les liens qui unissent nos collections, son fondateur et la Suisse, à « l'île de la libellule », place aux rêves, donc, et aux gestes persévérants et inspirés qui leur donnent vie.

Textes : Laure Schwartz-Arenales, commissaire de l'exposition

INFORMATIONS PRATIQUES

Plus léger que l'air *Le vol de la libellule*

| | |
|--|--|
| Dates | 30 octobre 2024 au 2 février 2025 |
| Lieu | Fondation Baur, musée des Arts d'Extrême-Orient Rue Munier-Romilly 8 1206 Genève – Suisse Tél. : +41 22 704 32 82 www.fondation-baur.ch musee@fondationbaur.ch |
| Horaires d'ouverture | Ouvert de mardi à dimanche de 14h à 18h, jusqu'à 20h lors des visites commentées publiques (voir ci-dessous) |
| 2024 - 60 ans du musée Tarifs d'entrée (plein tarif) AVS, AI et étudiants | Entrée gratuite tous les samedis (jusqu'au 21.12.24) CHF 15.- CHF 10.- |
| Contact presse | Leyla Caragnano, +41 79 220 56 25 communication@fondationbaur.ch |
| Catalogue | <i>Plus léger que l'air, le vol de la libellule</i> , sous la direction de Laure Schwartz-Arenales, Genève-Milan, Fondation Baur- 5 Continents Editions, 2024 |
| Médiation culturelle | Marie Wyss, mediation@fondationbaur.ch |
| Visites commentées publiques : | à 18h30 les mercredis 6 et 20 novembre, 4 et 18 décembre 2024 15 et 29 janvier 2025 |
| Visites commentées privées : | sur réservation mediation@fondationbaur.ch |